

ENGAGER UNE CURE AVEC UN ENFANT

Monique DELIUS

Engager une cure psychanalytique avec un enfant, c'est poser que la cure engagée, c'est un analysant que l'analyste recevra. Un analysant, je le définis par sa tâche présence quasi ritualisée aux séances, dire tout ce qui lui passe par la tête tel que la règle fondamentale de la libre association le consigne. Dire que c'est l'analysant qui parle, si cela semble aller de soi, ce n'est pourtant pas exactement ce qui s'est passé lorsque cet enfant s'est rendu pour la première fois chez le psychanalyste.

Comment un enfant arrive-t-il chez un psychanalyste ? Il n'y arrive pas seul.

Il n'y arrive pas seul, d'abord parce que dans la majorité des cas c'est conseillé, si ce n'est prescrit et même de façon autoritaire (je veux dire "Faites soigner votre enfant ou on ne peut plus le garder à l'école..." - "Faites soigner votre enfant ou vous ne pourrez pas le garder chez vous..."), prescrit donc par l'école ou un service social ou encore un médecin.

Pas seul, ensuite, parce qu'un enfant vient accompagné de ses parents - ou substituts parentaux - qui formulent, eux, la première demande. Cette demande en tant que c'est eux qui la formulent, j'y reviendrai. Pour l'instant restons-en à ce pourquoi ils viennent, c'est-à-dire les problèmes que pose ou qui se posent à leur enfant. Ils décrivent des symptômes, en réfèrent souvent à la prescription, tentent d'en dire assez pour convaincre l'analyste qu'il faut ou pas s'occuper de leur enfant. Je dis : ou pas. - parce qu'il arrive aussi qu'ils viennent dire que c'est l'école, par exemple, qui ne va pas, non leur enfant, et l'analyste est mis en demeure d'être juge qu'il n'y a pas de problèmes du côté de la famille.

L'analyste, lui, se tait.

D'ailleurs en général un analyste se tait plus qu'il ne parle. Seulement là, il a deux raisons de se taire. La première est la même qu'à son habitude. La seconde est que si ça parle de l'enfant entre autres, ce n'est pas l'enfant qui parle.

L'analyste se trouve dans la situation quand même particulière où, celui qui demande dit qu'il ne demande pas pour lui, et où celui pour qui on demande, moins qu'il ne prenne la parole pour demander, n'est pas celui qui demande.

Mais l'enfant est là. Il écoute ou n'a pas l'air d'écouter, parfois mime c'est comme si tout cela ne le concernait pas vraiment. Il accepte de "montrer la dame" ou pas ce qu'il sait faire, tomber, se taire, ne pas quitter sa mère, n'en faire qu'à sa tête etc... Et puis, au moment où je m'y attends le moins, pas toujours lors du premier rendez-vous mais souvent, il arrive qu'il intervienne lui. Quand je dis qu'il intervienne lui, ce n'est pas pour adhérer ou contredire ce que disent les parents, c'est tout à fait différent. Cela n'a rien voir avec ce qui se dit, ou de façon si modifiée, qu'il y a de quoi dresser l'oreille. Ce n'est pas nécessairement adressé la personne de l'analyste mais plutôt un " bon entendeur salut" et si ce salut l'analyste le reçoit, il se pourrait qu'il reçoive alors la demande formulée cette, fois par l'intéressé lui-même.

J'en donnerai trois exemples, parce que, si ce qui se dit est ce qui fait énigme pour cet enfant, ce n'est pas formulé véritablement comme une plainte; Il ne se plaint pas proprement parler d'un symptôme, il dit un savoir en souffrance de n'avoir été entendu, retenu comme énigme au champ de l'Autre. Mais sait-il même qu'il y a énigme ? Je ne le crois pas d'emblée.

Un petit garçon venu à la suite de problèmes neurologiques inquiétants, de qui les parents disaient qu'il tombait sans cesse, que c'était à cause de sa tête, de son cerveau voilé, marcha sans tomber jusqu'à la porte de mon bureau et dit "pipi" alors qu'il n'était plus question de lui mais de son père. Ce "pipi" sa mère l'appelait "la petite tête". Elle aurait tant voulu une fille. Elle n'a pas eu de fille, mais son fils quand il est né, on ne voyait pas "la petite tête". En tout cas c'est comme cela qu'elle concevait un phimosis dont il n'avait pas été question jusqu'à cet appel "pipi".

Une petite fille miniature dont on dit qu'elle ne grandit pas et ne parle pas, passera son temps à se tortiller devant moi, avec des mines de séductrice patentée, m'offrant pour appâts sa robe, ses boucles d'oreilles, ses chaussures vernies, etc... Et puis tout d'un coup, elle se plante face à moi, avec un sérieux au bord du pathétique, me regarde droit dans les yeux et répété plusieurs fois oui-non. Sa mère dit alors : "Elle dit tout le temps oui-non. Elle ne sait pas ce qu'elle veut". Je propose à cette enfant que nous nous revoyions si elle a quelque chose à me dire de ce oui-non. Elle me regarde, dit oui et aucun non ne suivit.

Un tout jeune garçon encore vient parce que la maîtresse trouve qu'il est en retard. Il a six ans. En entrant il me dit "Bonjour Madame New-York!". Sa mère, elle, me dit qu'elle est divorcée d'avec le père de son enfant, qu'elle s'attendait à ce que son fils pose des questions, mais qu'il n'avait rien demandé. Il ne posait pas de questions. Je n'avais d'ailleurs pas réentendu le son de sa voix jusqu'à ce qu'il dise à sa mère : "C'est la dame dont tu m'as parlé ce matin au petit déjeuner, qui va me demander de faire des dessins ?". La précision du "ce matin au petit déjeuner" me fit proférer un "ce matin au petit déjeuner ?". Il se tourne vers moi et déclare "Oui, parce que le matin on dit que je suis en retard, mais je ne suis pas en retard, je m'habille seul. C'est ma sœur que maman doit habiller. Franck (le beau-père) attend dans la voiture". L'équivoque entre le retard d'apprentissage et se faire attendre, se faire désirer, pointait une question. Je lui proposai un rendez-vous.

Dans le premier exemple, de dire "pipi", quelque soit l'importance de ce signifiant dans l'histoire de l'enfant, n'est pas suffisant pour engager quelque chose avec cet enfant. De l'avoir relevé, c'est la mère qui s'est mise à parler, pas son fils. C'est la mère qui savait. De ne l'avoir pas entendu de cette oreille à l'époque, c'est-à-dire d'avoir proposé à cet enfant de le recevoir, a provoqué chez lui un état de panique. Plus exactement c'est d'avoir acquiescé à ma proposition qui l'a bouleversé. Il n'a plus jamais accepté que je le reçoive sans sa mère. Pour moi, ce fut un enseignement.

Avec les deux autres enfants des préliminaires ont pu s'engager. J'y reviendrai, mais d'abord je voudrais dire que si la question de la fin de l'analyse pour un enfant se pose, les préliminaires n'ont pas en être modifiés pour ce qui est du "comment s'engage une cure psychanalytique". Bien plus, il n'y a pas prévoir une terminaison modale. On peut se demander ce qui peut bien amener un psychanalyste engager une cure psychanalytique avec un enfant si d'avance il la conçoit tronquée dans sa fin. Cette question n'est pas à laisser de côté.

Autre question incontournable, c'est celle de ce qu'on fait des parents de cet enfant que l'on reçoit.

Je disais plus haut : cette demande (celle qui nous est faite de recevoir leur enfant) en tant que c'est eux qui la formulent, j'y reviendrai. Que demandent-ils donc ? En fait j'avancerai qu'ils font l'offre et la demande. Ce qu'ils offrent ? Leur rejeton, et si l'on prête (encore) l'oreille, c'est un "je te demande de refuser ce que je t'offre". Je te demande de ne pas être la mère (ou le père) que je n'ai pas su être. La demande c'est la leur bien sûr. La leur quand ce qui se dit c'est "Je n'y comprends rien à cet enfant". Là leur encore quand ils comprennent tout, qu'à la maison d'ailleurs ça ne va pas si mal que ça. Parce que vraiment les entendre, ils ont une rude capacité s'en arranger de tous ces symptômes décrits. Mais ce qui ne va pas du tout, c'est quand ça se passe l'école, chez les voisins, les grand-parents, dans l'autobus, devant les autres enfants de la fratrie qui risquent de s'y mettre aussi, enfin là où ça se voit, là où ça s'entend, là où l'on risque de penser que... là où ça remet en question l'aptitude d'une mère et d'un père à être des parents capables d'élever leurs enfants. Et c'est à les laisser dire qu'ils craquent à la tâche que peuvent surgir des "Si vous croyez que c'est facile d'élever un enfant !" qui ne sont pas des "Si vous croyez que c'est facile d'élever cet enfant !". Aussi parfois des idées, de l'humour dans une tâche modifiée de n'être plus obligatoirement réussie.

Je m'en tiendrai là aujourd'hui avec cette question des parents, mais ce n'est pas conclure qu'il n'y a pas question à les recevoir ou à ne pas les recevoir. Ces quelques mots n'ont qu'une valeur indicative sur ce que j'ai pu entendre à les recevoir.

Revenons à ces deux enfants à qui j'avais fixé rendez-vous.

Si j'ai un certain nombre d'objets dans mon bureau, ils ne sont pas sur mon bureau. Je ne donne rien. Je ne demande rien. S'ils veulent du papier, des crayons, une poupée ou quelque autre objet, il faut au moins qu'ils fassent l'effort de le chercher, de le choisir. S'ils jouent ou dessinent, ce ne sont ni les dessins, ni les jeux que j'écoute, c'est ce qui se dit, de

quoi ils parlent. Si les enfants disent avec des jeux et des dessins c'est leur affaire en quelque sorte, tout autant que pour n'importe quel analysant de dire ce qui lui passe par la tête comme ça lui passe par la tête. L'important c'est que jouer ou dessiner n'empêche pas de parler, car si l'on cède à ce que la psychanalyse soit affaire de parole, autant arrêter tout de suite.

Cette position pourrait paraître folle lorsque le symptôme est justement un mutisme. Mais s'il s'agit d'enfants névrosés, d'un mutisme névrotique, vous connaissez tous l'histoire de cet enfant qui ne l'avait jamais ouverte et qui à table dit un jour : "Du sel". On s'étonne et il répond : "Oh I jusque là je n'avais rien à redire". A accepter d'entendre une demande muette, il n'y a pas de raisons pour que le mutisme cesse. Si on peut demander sans parler et que l'autre en corps sache tout déjà d'avance, du savoir il n'en manquera pas.

Dès son premier rendez-vous, la petite fille complète non pas son vocabulaire, mais plutôt son symptôme d'un "Boire". - Boire - oui ? non ? qu'elle prononce après m'avoir présenté un verre. Et puis elle va remplir le verre et dit "Boire, Nani, oui" et boit. J'entends qu'elle désigne la place de l'Autre, cause du désir, Autre qu'elle veut en manque. Mon nom c'est oui. C'est comme cela qu'elle m'accueillera. Le début de la séance se dit oui. La fin de séance se dit non. Chaque fois qu'elle s'adresse à moi c'est par un oui. Chaque fois qu'elle dit oui c'est à me le supposer, le non c'est de son cote. Ce sera toujours elle qui dira non. Non quand en fin de séance elle cherchera par tous les moyens à me combler pour que je dise enfin ce que je lui veux. De boire, elle en viendra à "A boire!" lancé comme un appel et bébé boire. Elle introduit une poupée. Elle se désigne du nom de Maman et donne à boire au bébé-poupée; cette poupée elle la lave, la linge et la nourrit. Elle sait ce qu'il lui faut. Elle est la mère toute, non castrée. A se revêtir de cet habit là, c'est sa propre castration qui est en question. En fait elle va arriver une séance avec une paire de ciseaux que je ne la laisserai pas remporter. Commencent une série de découpages ponctués de "caca" jusqu'à ce qu'advienne un "pas ça" où furieuse elle va m'engueuler vertement. Elle cherchait à découper une feuille de papier selon une ligne non tracée, déviait, jetait le bout de papier et recommençait avec un "pas ça". Je lui dis qu'elle m'engueule parce qu'elle me rend responsable du "pas ça". Elle s'arrête alors, prend une feuille de papier entière d'où elle découpe un rectangle et écrit un semblant d'écriture et en prononçant les mots en même temps

- Maman.
- son prénom énoncé de façon audible.
- mon prénom.
- Tata pour la nourrice qui s'occupe d'elle. Elle tire un trait et écrit "pas Papa".

A la séance suivante, elle demandera : Où ? D'abord où sont les objets qu'elle cherche, puis d'où ça parle dans le téléphone. Elle parle beaucoup de Jean - c'est le prénom de son père - qu'elle prononce avec délectation, après avoir renoncé à trouver un objet sans bords, sans limites, une éponge qui absorberait tout le lait du monde, un téléphone qui aurait la voix de la mère qu'elle cherche, une mère qui saurait ce qu'elle veut. Puis viendront des questions sur la garantie des mots. Ce qu'elle se demande c'est si je sais quand elle me dit non, que c'est non. Quand elle dira oui, elle ajoutera oui-pas-non et pour non -, non-pas-oui. Ça lui viendra après un lapsus où elle s'était entendue dire non au lieu de oui. La question d'un sujet supposé au savoir se pose et l'inquiète. C'est la fin des préliminaires, après un an et demi de travail.

La castration, tant qu'elle est abordée sur le registre de l'avoir et non de l'être laisse non réglée la question de la castration de l'Autre. Si le désir de l'Autre, en l'occurrence la mère, faisait énigme pour cette petite fille, l'Autre savait nécessairement ce qu'elle voulait, ce qu'il lui voulait, et elle restait suspendue comme dans la chanson à un "dis-moi oui ou non".

Autre cause du désir, Autre contenant la réponse au "où", enfin, Autre, qu'a ne pas savoir, je ne puis être, mais en qui elle m'appelle à prêter foi pour qu'il y en ait un qui sache, lui, ce que ni elle, ni moi, nous ne savons : ce sont les places où son oui-non, de ne trouver que les réponses qu'elle apportait, s'est constituée en énigme, non plus pour elle seule, mais comme énigme en tant que telle. Je dirai que d'un "Que me veut ma mère ?" où il était question d'avoir, elle est passée à un "Que veut ma mère ?".

La cure s'est engagée avec une quête du phallus qui me comblerait, répondant à la question qu'elle me pose comme une énigme à moi-même posée, situant le sujet supposé savoir en tiers "Que veux-tu ?" Alors qu'elle attendait ses séances plutôt deux fois qu'une, elle me fait attendre, à la fois se fait désirer et s'assure que je la laisserai repartir. Elle cherche d'autres objets que je pourrai désirer. Elle me parle de Papa, Maman au lit avec le bébé.

On en est là. Ce qui pourrait chuter de ce lit c'est le bébé. Mais de ne pas l'être, le phallus, de ne l'avoir jamais ne la fera pas renoncer pour autant à y croire, représenté par un papillon par exemple, mot qu'elle prononce avec la même vénération, le même plaisir de bouche qu'elle mettait à dire Jean, un Jean d'ailleurs qui a force d'être répété se coulait vers un je non moins délectable. Quand au papillon, une chose est sûre, c'est qu'il est pour elle impossible de le dessiner. Elle s'y essaye pourtant mais ça donne une ligne tourbillonnante sans fin.

Quant à elle, elle est toujours petite. Elle parle mal, même si elle fait des phrases comme "j'ai pas envie". Disons-le, elle n'est pas guérie, mais c'est maintenant une petite fille, pas une poupée, c'est elle-même qui le dit.

Pourquoi ai-je accepté de recevoir cette petite fille ? A cause de ce sérieux pathétique lorsqu'elle s'est adressée à moi. Aussi parce que je ne savais vraiment pas ce que je pouvais lui offrir d'autre que la chance qu'à engager des préliminaires à une cure psychanalytique, quelque chose se passerait.

Avec le jeune garçon, la cure s'est engagée en trois séances. Le symptôme qu'il dira c'est : "J'aime pas me réveiller", m'ayant expliqué déjà qu'entre ses rives et le réveil dans le lit de son père ou dans le lit de sa mère lorsqu'il crie la nuit, il y a un monde. Après "J'aime pas me réveiller", il ajoutera "je ne comprends pas pourquoi, mais le matin j'ai de tous petits yeux comme si je ne voulais pas les ouvrir, ça me rend malheureux". Entre le Je qui n'aimait pas se réveiller, et le Je qui ne voulait pas les ouvrir, les yeux, comme on dit ne rien vouloir en savoir, il y avait le "comme si" qui interrogeait un sujet supposé savoir ce dont il ne voudrait pas se réveiller, alors que lui il ne comprend pas pourquoi.

A la quatrième séance il arrive et me dit qu'il veut faire un dessin. Il commence avec : "Par un très beau matin".

Ce très beau matin, ne pouvant être dessiné en tant que tel, commencé par un soleil brillant qui doit bien aveugler un peu, se complète de séance en séance, construisant un monde fantasmagique où par exemple, ne pèsent pas sur le dos des enfants des taches qui leur seraient attribuées dès avant leur naissance, où les garçons sont des garçons et les filles des

filles, où les garçons ne sont pas pas-des-filles, un paradis en quelque sorte, une terre promise, des lendemains qui chantent.

Si un jour il vient et me dit "Voilà, ce matin j'étais content de me réveiller, je ne veux plus venir ici", je ne le retiendrai pas mais ne l'assurerai pas non plus que ce réveil est le bon.

Cette terminaison là à une analyse avec un enfant je la conçois, qu'à croire en un Autre il s'en trouve bien quand même, un peu comme Lacan disait il y a tout juste dix ans, puisque c'était le 24 novembre 1975 aux étudiants de Yale University : "Une analyse n'a pas être poussée trop loin. Quant l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez".

Si je ne crois pas au Paradis de l'Enfance, j'ai déjà rencontré des enfants heureux de vivre malgré ce qui ne va pas toujours.

A recevoir cet enfant et son "Bonjour Madame New-York!" alors que je rentrais précisément de New-York, l'entendre joyeux et éteint quelques minutes plus tard, la question n'était pas de le rendre heureux, ni même moins malheureux, mais peut-être d'en venir à ce qu'il se contente de rêver à New-York sans vouloir à tout prix transporter New-York à Paris.